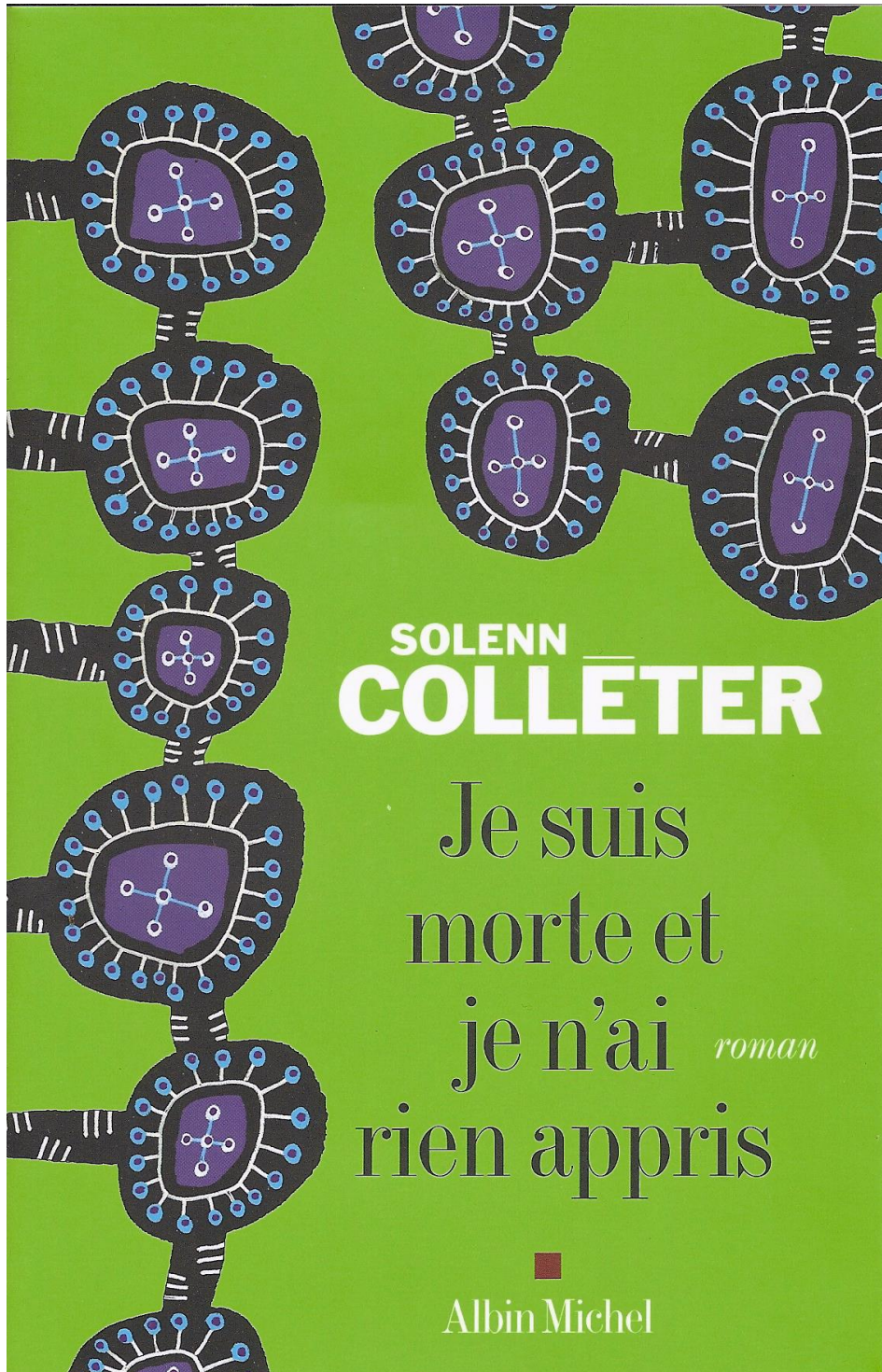


Je suis morte et je n'ai rien appris



SOLENN
COLLETER

Je suis
morte et
je n'ai *roman*
rien appris

Albin Michel

Et chacun se sentant mourir, on était seul

Victor Hugo, La retraite de Russie

I.

Dimanche, 16:45

Un sifflet déchire l'obscurité : les bizuts lèvent la tête. Projecteur, bref aperçu du décor, apocalypse.

—*BEUZEUS !!!!!!!*

—*VOUS ALLEZ CREVER !!!!!!!*

—*VOUS ETES DEJA MORTS, SOUS-MERDES !!!!!!!*

Mugissements, déflagrations, tonnerre de hurlements. Devant, derrière, partout à la fois, des monstres brament, rugissent, des gourdins s'abattent, des cravaches sifflent, des cornes de brume vocifèrent,

Un vacarme de fin du monde laboure les
tympan,

Laure sent plus qu'elle n'entend sa voisine
hoqueter,

Crânes rasés ou encagoulés, faciès livides ou
crépusculaires, bouches béantes sur cris de haine,
yeux exorbités, la vision qui... nouveau coup de
sifflet : la jeune fille repose la tête sur son pupitre.

La clameur s'éteint comme si les bizuts l'avaient
rêvée.

Deux secondes d'un chaos aveuglant, puis plus
rien. Des morceaux de la scène restent gravés sur la
rétine de Laure. Désordonnés, épars. Battes de base-
ball et poings américains, têtes de morts, tenues
paramilitaires ornées d'inscriptions assassines, *born
to kill, j'aurai ta peau bøzø*... Sa vision périphérique
lui a révélé d'autres accessoires. Lesquels ?
Impossible de les identifier. En tout cas il y a du
noir, beaucoup de noir, effarante imitation d'un
royaume des ténèbres ; maquillages sombres, cirage,

charbon, noir à ongles, noir à lèvres, noir à paupières
– et du rouge, comme de larges giclées de sang frais.

Mais le pire est ailleurs.

Des cadavres. Squelettes d'animaux, charognes,
volailles éventrées. Une vache au regard vitreux.

Non : une tête de vache seulement, corrige Laure.
Qui surplombe un corps humain.

Que vient-elle faire là ?

Tout est tellement irréel – à peine apparu, sitôt
disparu...

Certains de leurs agresseurs sont assis sur un
échafaudage ; sur la plus haute marche, un bizuteur à
l'épaisse carrure a enfilé une dépouille bovine sur
son visage. La langue de l'animal pend, bleuâtre.

Le premier moment de stupeur passé, Laure
s'efforce d'analyser la situation. Le scénario a été
étudié pour marquer les nouveaux : les laisser
entrevoir quelques bribes d'une hallucination,
suggérer plutôt que montrer... Tête contre le pupitre
qu'on lui a attribué dans la pénombre, Laure prête
l'oreille aux bruits qui lui parviennent. A l'autre

bout de la pièce, des voix déguisées s'élèvent, insolite mi-chemin entre hurlement sifflé et glapissement chuchoté.

Une conversation indistincte, puis un couperet :

—*COUPABLE. EXECUTEZ-LE.*

Laure frémit. On traîne quelqu'un sur plusieurs mètres.

Balbutiements de protestation, vite étouffés ; vacarme assourdi ; grognements de bête en rut.

—*C'EST BON, ÇA, BEUZEU, HEIN ?*

—*CREVE, SOUS-MERDE !*

Souffles rauques ; coups sourds ; gémissements.

—*T'EN VEUX ENCORE ?*

Seul le silence répond, le silence et un râle de souffrance.

—*BEUZEUS...*

Toujours ce cri étrange d'un taureau furieux qui aurait avalé une vipère.

—*COMME TOUT A L'HEURE : A MON SIGNAL, VOUS ALLEZ AVOIR LE PRIVILEGE DE LEVER LA TETE A LA*

*HAUTEUR DE VOS VENERES ANCIENS. AU DEUXIEME
COUP DE SIFFLET, VOUS LA BAISSEREZ.*

*— SI ON VOIT TROP LONGTEMPS VOS FACES DE
RAT, ON LES ECLATE SOUS NOS SEMELLES !*

—A MON COUP DE SIFFLET...

Un son strident éventre l'air.

Sang. Entrailles fumantes. Un garçon est à terre.
On l'empoigne par les cheveux pour l'obliger à faire
face à ses camarades.

—FAIS UN SOURIRE A TES P'TITS COPAINS...

Regard révulsé, incompréhension, panique.
Flash : on prend une photo. Sifflet : les fronts
s'écrasent précipitamment sur les tables. Et les
première année conservent en eux la brûlure
stroboscopique de ce nouveau délire.

Sous les immondices, le bizut nauséux est
méconnaissable. Tout ce qu'elle sait, c'est qu'il ne
s'agit pas de Martin. Il est nu. Au moins torse-nu : il
y a ce contraste, déferlement écarlate sur chair
blanche. Il baigne dans une mare d'intestins. Autour

de lui, de nouveau ces énergumènes grimaçants et ces volailles éviscérées.

Une douleur fulgure, se répercute dans le crâne de Laure. Une batte de base-ball vient de s'abattre au bord du pupitre de bois et de métal sur lequel est appuyé son front.

— *C'EST PAS LE CLUB MED, SALOPE : ON NE S'ENDORT PAS SUR LA TABLE...* susurre un bizuteur à son oreille.

Elle sursaute : des mains la touchent. On appuie sur sa tête ; craquement ; une matière non identifiée s'écoule le long de son cuir chevelu. Odeur de soufre. Un œuf pourri ? D'autres liquides poisseux viennent compléter la mixture qui dégouline le long de son cou et s'infiltré dans l'encolure de son sweat shirt. Un nouveau coup de batte dans la table, et le bizuteur passe son chemin.

Soulagement. Ce n'est pas pour cette fois.

Une voix tonne plus loin, sur la droite.

— *COUPABLE. EXECUTEZ-LE.*

On ne parle pas d'elle. L'alerte a été chaude, mais les anciens ont jeté leur dévolu sur quelqu'un d'autre. Joie lâche d'appartenir à un groupe, d'être noyée dans la masse...

Et c'est reparti. Insultes. Bruits divers. Attente. Appréhension. Sifflet. Têtes des bizuts qui se relèvent. Yeux qui clignent dans le faisceau indécant du projecteur, avant de distinguer un garçon couvert de fange. La voisine de Laure sanglote en silence. Flash. Sifflet. Les brillants préparationnaires de bonne famille, élites de la nation, futurs capitaines d'industrie et hommes politiques, baissent la tête sans demander leur reste. Ils réfléchissent à ce qu'ils viennent de voir, essaient de reconstituer la scène, d'évaluer le danger.

Qu'est-ce que les bourreaux ont fait subir à la victime de cette nouvelle "exécution" ? Un shampoing de viscères putrides, visiblement. Des morceaux d'entrailles lui collent encore au visage, dégouttant sur le reste de son corps, jusqu'à terre. Pourtant, le pauvre n'a pas l'air de se soucier des

matières qui pénètrent ses narines et s'immiscent entre ses lèvres. Son teint est gris, son regard dépourvu d'expression.

Pourquoi titube-t-il, absent, solidement tenu par deux bizuteurs ?

Soudain, la jeune fille se sent soulevée de terre.

II.

Tout à l'heure, il faisait beau.

Laure est descendue du car ; son petit ami lui a tendu la main. Elle a souri, sauté, mis du temps à lâcher Martin.

Martin. Fils du vent et amant de la mer. Ses yeux sont d'océan, prunelles grises dont l'humeur change au gré du temps. Une éternelle bourrasque décoiffe ses cheveux. Ses joues sont de sable râpeux, son front semble une plage à marée basse.

— Ohé, les tourtereaux ! C'est bientôt fini ?

Martin a adressé une grimace complice à la jeune fille et tous deux ont libéré le passage. De nouveau le flot d'élèves a jailli du véhicule, s'est écoulé, a noirci le trottoir dans un désordre joyeux.

— Chouette, non ?

— Le week-end d'intégration ? Plutôt, même si je ne suis pas trop branchée "bénévolat obligatoire".

— C'est toi qui dis ça ? Alors que tu es toujours fourrée dans tes organismes de soutien scolaire et autres hôpitaux pour enfants ?

— Justement, je suis une grande fille ; je n'ai besoin de personne pour me dire ce que je dois faire. Si j'avais eu envie d'aller retaper une maison de retraite, j'aurais pu en décider seule.

Martin a eu l'air peiné de cette critique envers le lycée dans lequel tous deux s'apprêtaient à effectuer leur rentrée.

— Comprends-les : Sainte Thérèse est quand même un établissement catholique. Ils cherchaient

un projet fédérateur... quelque chose à faire en commun, pour briser la glace...

— Et ils ont joint l'utile à l'agréable. Elle a éclaté de rire : si tu voyais la tête que tu fais ! Allez, détends-toi, je ne les blâme pas... L'intention est bonne. Sans compter qu'on s'est bien amusés, je dois l'admettre.

— Quel bilan tires-tu de ces trois jours ? Tu connais tout le monde, à présent ?

Laure a haussé les épaules.

— Mieux que jeudi quand nous sommes arrivés, en tout cas. Les filles, vu qu'elles ne sont pas bien nombreuses... Ceux avec qui nous nous sommes retrouvés à table, les équipes dans lesquelles j'ai travaillé... Je dois être capable de citer une trentaine de prénoms.

— Pareil pour moi. Alors tu es rassurée ? Il n'y a pas que des grosses têtes binoclardes et boutonneuses ?

Laure Godin et Martin Pinot s'apprêtaient à intégrer le plus prestigieux lycée privé de classes

préparatoires aux grandes écoles de l'Hexagone. La très jésuite Sainte Thérèse, à Neuilly, disputait depuis plus d'un siècle son éternel duel avec le lycée public Alexandre Dumas. Chaque année le même suspense, les mêmes arrogantes statistiques : qui pourrait se prévaloir du plus important contingent d'admis à Polytechnique ? Du meilleur pourcentage ? Combien de leurs candidats y seraient-ils acceptés en deux ans ? En trois ? Qui serait le major du concours ?

Sainte Thérèse et ses fils de chefs d'entreprises, d'avocats et de chirurgiens l'emportaient la plupart du temps d'une très courte tête devant Alexandre Dumas dont les rejetons d'universitaires, hauts fonctionnaires et intellectuels en tous genres se distinguaient en revanche par leur accession massive aux Ecoles Normales Supérieures – fiefs de la recherche et de l'enseignement.

La jeune fille découvrait à peine ce nouvel univers. Elle s'y sentait infiniment décalée mais, comme le lui a fait remarquer son ami, la réalité

n'était pas aussi navrante que les clichés qui peuplaient son imaginaire.

Elle a repassé dans son esprit la galerie de portraits rapportée de leur week-end d'intégration. Les préparationnaires qui venaient d'effectuer ensemble des travaux d'entretien et de rénovation dans une maison de retraite délabrée comptaient bien sûr en leur sein quelques-uns des intellos immatures que la jeune fille s'attendait à rencontrer – caricatures de l'insignifiant premier de la classe ou du fayot crispant. Le fin du fin : ce pauvre Tristan bourré d'acné, qui paraissait treize ans et n'en avait pas plus de quinze ; quinze ans de gentillesse, d'excellence... et certainement d'impitoyables moqueries. Car il n'était que visage en biais, nez à jamais enchifrené, peau verdâtre, voix de fausset ; l'épaisseur inédite de ses verres de lunettes transformait en têtes d'épingles ses pupilles noyées comme au fond un bocal ; son corps maladif reposait sur des jambes fâchées l'une avec l'autre. Comment la nature avait-elle pu infliger autant de tares au

même garçon alors que l'état civil lui jouait le tour pendable de le nommer Lebeau ? Pathétique...

Pourtant, ces pauvres représentants de l'espèce humaine à la tête bien pleine mais terriblement mal faite n'étaient pas en majorité parmi les cinquante quatre élèves de la classe de Sup 1, la meilleure "Mathématiques Supérieures" de l'établissement. On y recensait aussi Ralph, quart de finaliste à Roland Garros junior deux ans auparavant, Damien, vice-champion de France d'athlétisme, et puis Jeff, qui se servait ouvertement de sa licence de pilote privé pour draguer les filles... Patrice faisait un malheur avec son groupe de rock, Eric, le blond longiligne, les avait entretenus de théâtre et d'opéra... Il y avait encore Franck, Malo, Pierrick, autant de grandes gueules bourrées d'humour.

Œillade espiègle à destination de Martin :

— Il y a peut-être moyen que je m'y plaise, dans ton école fétiche. L'école où enseigne papa chéri...

La bourrade qu'il lui a décochée a dégénéré en pugilat amical. Laure a éclaté de rire sans apercevoir

le voile fugitif passé dans les yeux de son ami. Elle avait touché une corde sensible.

Elle l'a embrassé avec une tendresse jubilatoire, impatiente : par miracle, elle allait débiter avec lui ses études supérieures alors que, deux semaines auparavant, ils pensaient que leurs chemins allaient diverger.

Reconnu comme l'un des plus brillants élèves de sa classe d'âge, Martin s'était vu dérouler le tapis rouge par Sainte Thérèse dès les pré-inscriptions, en février. La candidature de Laure, en revanche, avait d'abord été refusée : elle se contenterait donc du lycée Montaigne, à Bordeaux, loin de l'internat parisien qui abriterait son ami. Celui-ci préparait déjà ses valises quand un coup de téléphone, le mardi précédent, avait informé la jeune fille que sa mention très bien au baccalauréat la faisait sortir victorieuse du jeu des listes d'attente.

Quel bonheur.

Martin a serré son corps contre celui de Laure.

Elle a frémi de désir, de joie, de confiance en l'avenir. Son regard a balayé les autres élèves, les drôles, les bruyants, les gentils, les insignifiants, les arrogants, les discrets, tous fiers d'être là, tous vaguement inquiets ; elle se sentait prête à les aimer, à percevoir le meilleur en chacun d'eux, prête à apprivoiser cet univers qu'elle ne connaissait pas et dont elle n'approuvait pas toutes les facettes, mais dans lequel elle allait jouer le jeu avec bonne humeur.

Puis ses yeux, ses mains, son cœur sont retournés à Martin.

Tout à l'heure, il faisait beau.

III.

Dimanche, 17:30

— *PAR TERRE BEUZEUTE, PLUS VITE QUE ÇA !*

Laure est projetée au sol.

— *TU VAS RAMPER, MAGNE, MAGNE !*

— *A PLAT VENTRE, VITE, RAMPE, RAMPE AVEC TES
P'TITS COPAINS !*

— *BASSE LA TETE, SALOPE, LA TETE SUR MES
GODASSES, REGARDE PAS, REGARDE PAS AUTOUR DE
TOI...*

—*A PLAT VENTRE, RAMPE, MAGNE, RAMPE !*

Des ordres fument. La jeune fille ne comprend rien, sauf qu'elle n'est pas la seule visée. Soulagement, encore : tous les bizuts sont comme elle soulevés de leur chaise et jetés à terre sous les aboiements de leurs agresseurs. Le nez pressé contre un parquet crasseux, ils ne voient rien, rien que des rangers menaçants et les semelles du condisciple qui les précède.

—*ILS SONT CONS, MERDE, QUI EST-CE QUI M'A FOUTU DES EMPOTES PAREILS ?*

—*TU TE METS A PLAT VENTRE, LA GUEULE SUR LES GODASSES DU P'TIT CO DE DEVANT, ET AVEC TES MAINS GRASSOUILLETES TU LUI TIENS LES CHEVILLES, QUELLE CONNE, VOILA, COMME ÇA, ET TU RAMPES, TU VOIS, C'EST QUAND MEME PAS DIFFICILE !*

—*MAGNEZ LES BEUZEUS, MAGNEZ, ON N'A PAS QUE ÇA A FAIRE !*

—*OH PUTAIN, ON VA Y PASSER LA NUIT...*

Des cravaches sifflent, des rangers atterrissent dangereusement près des doigts. Des battes frappent

au hasard sans que Laure sache si elles atteignent quiconque. Anarchie. Une chenille aveugle s'ébranle dans le chaos. Le mouvement de chaque bizut est empêché par ceux, simultanés et contradictoires, de l'étudiant qui le précède et de celui qui le suit.

Le bizut dont Laure tient les chevilles lui lance un coup de pied involontaire dans le nez. Douleur. Des taches lumineuses dansent devant ses yeux. Elle serre les dents et continue d'avancer. Lenteur infinie. La colonne empêtrée progresse sous les insultes, respirant le parquet poussiéreux.

Bois rugueux, une volée de marches qui se descend dans la souffrance, une, deux,

— *MAGNEZ, BEUZEUS, MAGNEZ !*

Trois, un gourdin s'abat à quelques centimètres de sa tête, parquet encore, longtemps, toujours ces invectives beuglées à on ne sait qui, doigts écrasés par la chaussure du copain de devant,

— *ON N'EST PAS AU CLUB MED, BORDEL !*

De la pierre, un marbre vieillissant qui sent la boue séchée et la craie,

— *IL EST DEBILE, MA PAROLE IL EST TROP DEBILE
CELUI-LA, SORTEZ-LE DU RANG QU'ON LE SOIGNE !*

Une pensée pour l'objet de cette sollicitude douteuse, encore les doigts, le pas d'une porte râpe les genoux, bouffée d'air frais : on est dehors,

— *TU NE PERDS RIEN POUR ATTENDRE, SALOPE,
C'EST BIENTOT TON TOUR* chuchoté aux oreilles de Laure,

Pavés d'une terrasse qui n'en finit pas, escalier, long, interminable sous un orage d'injures, l'arête de chaque marche entame les hanches, nouveau coup dans le nez, l'escalier se termine, allée gravillonnée, épaules écartelées, les graviers entament coudes et avant-bras,

— *VITE, PLUS VITE !*

— *C'EST VRAIMENT DES SOUS MERDES CETTE
ANNEE, C'EST RIEN DE LE DIRE !*

Cheveux tirés, doigts écrasés, de l'herbe, c'est mieux que les cailloux, mais qu'est-ce que je fais là...

On doit être arrivé à destination : les bizuts sont empoignés sans ménagement, soulevés, déplacés.

— *BAISSE LA TETE, CLOPORTE, NE LEVE PAS LES YEUX SUR NOUS !*

Laure se retrouve de nouveau à plat ventre, nez dans l'herbe (— *ALLEZ, BROUTE, BROUTE, PROFITE, C'EST TROP BON POUR TOI*), mains sur la nuque, doigts croisés. On l'oblige à garder les coudes tirés vers le ciel et les pieds à angle droit (— *C'EST LA VIE DE CHATEAU, HEIN ?*), ses épaules tremblent, ses genoux vrillés gémissent. Coup de rangers dans les tibias :

— *EN PI SUR DEUX, LES PIEDS, ON T'A DIT !*

Après une hésitation, la jeune fille corrige l'angle formé par ses pieds. Ça fait mal. Seul aspect positif : elle est noyée dans la masse, au milieu d'un informe paquet de bizuts. La présence des autres victimes la réconforte, elle qui jamais n'a eu l'instinct grégaire.

Un bizuteur manque lui déboîter l'épaule :

— *PLUS HAUTS, LES COUDES ! TU PEUX PAS FAIRE MIEUX QUE ÇA ? ELLE Y MET DE LA MAUVAISE*

*VOLONTE, LA BEUZEUTE ? MON CDBIG, IL Y EN A UNE
QUI A BESOIN QU'ON LUI APPRENNE A OBEIR !*

Autour de la tête de Laure, des semelles piétinent la pelouse : le chef des bizuteurs, "Chargé Du Bizutage Intensif Général", s'est approché pour évaluer la gravité de l'offense commise par la bizute. Bref conciliabule. Rire sinistre.

— *BOURREAU, EXECUTEZ-LA.*

IV.

Tout à l'heure, il faisait jour.

Dix bus venaient de déverser à l'entrée de Sainte Thérèse quatre cents élèves de première année et les "Trois Demis" accompagnateurs, des camarades de deuxième année ou "Mathématiques Spéciales".

Puis une rumeur s'est répandue dans la foule.

"Bizutage". Sans qu'on sache d'où il était parti, le mot a parcouru l'assemblée. Il a volé de lèvres en

lèvres, bourdonné, enflé, grondé, se déclinant à l'infini : bizutage ; bizuts ; bizuteurs.

— Martin ! De quoi parlent-ils ?

— Le bizutage. J'ai l'impression que ça va commencer.

— Le week-end d'intégration n'est pas fini ?

— Rien à voir !

— Pourtant...

— Le bizutage, c'est autre chose. Une tradition très importante à Sainte Thérèse.

— Qu'est-ce qu'ils comptent nous faire ? Ça craint, ce truc ! C'est illégal, de toute façon ! Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ?

— Pas le temps : tu viens juste d'apprendre que tu es admise, non ? Ce n'était pas ce qu'il y avait de plus important. D'autant que ça n'a rien de méchant.

Laure s'est détendue.

— C'est ton père qui te l'a dit ?

— Oui. Il paraît que c'est un peu éprouvant, mais vraiment super.

— Ça consiste en quoi ?

— Je ne sais pas : le secret est bien gardé dans la famille. Mais il n'y a pas de quoi s'inquiéter.

Des coups de sifflet ont retenti ; le ton a changé ; la température a fraîchi. Les 3/2 se sont regroupés, frileusement, comme pour se protéger du rituel qu'ils annonçaient et qu'eux-mêmes avaient subi l'année précédente. Ils ont sorti des calots d'apparence militaire dont ils se sont coiffés pour mieux se démarquer de la foule des bizuts. Ce symbole a semblé les rassurer. Leur démarche est devenue austère.

— Mettez-vous par classe, en ligne. La Prépa Thalès, ici ; Pythagore ; Euclide ; là, Newton. Allez, à la queue leu leu.

Bousculade au sein de la prépa Euclide – la crème des crèmes, jumelage entre les première année de "Sup 1" et les deuxième année de "Spé 1". Une colonne incertaine s'est formée, reléguant

Martin derrière Laure. Le silence s'est fait. La tension était palpable. Sur les visages, stupeur, angoisse ou forfanterie.

Les 3/2 se sont présentés comme leurs amis, simples témoins dans la cérémonie qui allait suivre. Ils seraient des observateurs garants du bon déroulement du bizutage, administré par les "Cinq Demis" redoublant leur Spé. Ils ont dispensé les explications préalables au déclenchement des hostilités : les chambres fouillées, les téléphones portables confisqués, les issues du lycée placées sous surveillance ; les communications devenues impossibles avec l'extérieur pour une durée indéterminée ; les familles prévenues ; les lits supplémentaires installés pour les rares externes. Ils ont évoqué les éventuels problèmes de santé, à signaler d'urgence. Les vêtements qui ne survivraient pas au bizutage. Les objets de valeur, à leur remettre immédiatement.

— Ne conservez rien sur vous, sinon c'est perdu.

Se retournant, Laure a chuchoté :

— Ça ne me dit rien qui vaille, à moi...

Le jeune homme lui a pressé l'épaule pour la rassurer.

— Le bizutage est dur, a poursuivi un deuxième année. Mais il a fait ses preuves. Depuis presque cent cinquante ans, c'est grâce à lui que les anciens inculquent aux nouveaux les valeurs de Sainte Thérèse. Solidarité, dévouement, sens de l'effort et de la persévérance... Le bizutage est là pour vous armer devant les épreuves de la prépa et de l'existence. Faites-nous confiance. Faites-lui confiance. Une fois la difficulté surmontée, il restera l'un de vos meilleurs souvenirs. De lui naîtront des amitiés indéfectibles, des vocations...

Laure n'en croyait pas ses oreilles.

Voilà qu'ils veulent m'apprendre la vie, a-t-elle marmonné.

Autour d'elle, l'atmosphère était d'expectative mi-anxieuse, mi-amusée. Elle-même se sentait plutôt agacée. Très agacée. Qu'attendre de ce simulacre d'initiation ?

Allez, Laure, fais un effort : quelques blagues de potache envers lesquelles tu t'efforceras d'être bon public, une demi-douzaine d'œufs et de la farine... et ils retourneront à leurs cahiers-à-spirales-grand-format-petits-carreaux.

Cavalcade. Un 3/2 essoufflé est apparu.

— Ils arrivent ! Ils seront là dans cinq minutes... Les bizuts sont prêts ? Vous ne leur avez pas encore bandé les yeux ? Dépêchez-vous, quoi ! Ils ont l'air drôlement remontés...

Tout à l'heure, il faisait jour. Puis Laure a basculé dans l'obscurité, une étoffe opaque ajustée devant les paupières. Les voix des deuxième année sont devenues chuchotements soucieux :

— Bien en ligne... plus par-là... — Tiens, comme ça, tu ne verras rien, ça vaut mieux pour toi... — Faites gaffe, ils ne sont pas commodes, c'est du sérieux. — Plus un bruit ! Ne parlez pas, n'essayez pas de regarder autour de vous. — Taisez-vous ! Les voilà, pas un mot...

— Et souvenez-vous : tant que nous sommes là,
il ne peut rien vous arriver.

V.

Dimanche, 18:25

On relève Laure,

— *BAISSE LA TETE, BEUZEUTE ! PLUS BAS LA
TETE !*

On la tire, on la pousse, poupée de chiffon, un cri perçant, le sol se dérobe sous ses pieds : un bizuteur l'a lancée en direction d'un autre qui la rattrape avant qu'elle ne s'effondre par terre, elle est propulsée contre un autre tortionnaire, quelqu'un

hurle dans son oreille, elle s'efforce de garder la tête inclinée mais perçoit par intermittences les bribes d'une scène confuse, cagoules, masques, maquillages, tenues paramilitaires, inscriptions obscènes et assassines tournoient devant ses yeux, on la pousse encore, on la catapulte, on la fait pivoter sur elle-même, elle est un bibelot que l'on tripote avec mépris, elle a le tournis, elle voudrait protester mais aucun son ne sort de sa gorge étranglée, le mouvement infernal s'arrête,

— *BOURREAU, EXERCEZ VOTRE OFFICE !*

Elle est jetée à genoux sur le sol, frayeur,

— *REGARDE-MOI, GORETTE, REGARDE-MOI BIEN...*

Elle redresse la tête, un cri meurt sur ses lèvres : un crâne la contemple, des yeux qui ont pris place dans des orbites creuses, odeur pestilentielle, poisson pourri, viande avariée, que vont-ils me faire ? le crâne se précipite sur elle, elle ferme les yeux, un choc mou la surprend, le contact est froid, gluant, et infect, et puant, aboiements, cornes de brume, Laure est plus désorientée que jamais,

— *C'EST BON, BEUZEUTE, T'AIME ÇA ?*

On la frotte avec ce qui doit être un cadavre de poisson, la tête, le visage, les yeux, la bouche,

Le nez, elle n'arrive plus à respirer,

— *T'EN VEUX ENCORE ?*

— *OH OUI, BOUFFE, SOUS MERDE, BOUFFE !*

Le poisson est mort depuis longtemps, les effluves sont denses à en paraître solides, Laure ne voit rien, charogne dans les yeux, fiel sur la langue, narines bouchées par les exhalaisons putrides et par la chair décomposée, des cris résonnent, les bizuteurs la poussent, la font tourner, chorégraphie endiablée, des matières fétides dans la nuque, dans le cou, on lui frotte les cheveux en bêlant des menaces de mort, la bouche encore, goût insoutenable, haut le cœur,

— *DANSE, BEUZEUTE, MONTRE-NOUS COMME TU DANSES BIEN !*

Où suis-je ? étourdie, nauséuse,

Respirer !

Coup de sifflet, flash, ses condisciples regardent le spectacle, ils doivent se demander pourquoi elle aussi à son tour titube et semble si loin d'eux, deuxième coup de sifflet, de nouvelles mains l'empoignent, sèches, brutales, la traînent jusque dans les rangs, elle tousse, crache, l'odeur la suit, la suivra toute sa vie, sifflements à son oreille :

— *T'AS DU BOL, TU T'EN SORS BIEN CE COUP-CI !*

— *LA PROCHAINE FOIS LE BOURREAU SERA MOINS SYMPA, IL A EU PITIE PARCE QUE T'ES UNE PAUVRE PETITE BEUZEUTE TOUTE FRAGILE...*

Surtout qu'ils ne changent pas d'avis, que ce soit fini, qu'il n'y ait que ça, qu'ils s'en prennent à quelqu'un d'autre... mais pas à Martin ! On la propulse au sol, à plat ventre, mains sur la tête, coudes au ciel, pieds en pi sur deux, nez dans la boue et dans sa pestilence, on s'approche d'elle, non, pas encore, qu'est-ce qu'ils me veulent ? Ce n'est rien, les pieds ne sont pas chaussés de rangers, les voix parlent normalement même si elles chuchotent :
— C'est bon, elle va tenir le choc — De toute façon

je m'occupe de l'autre, là, je crois que c'est une entorse, viens m'aider — Quoi, il est blessé ?

— *VOS GUEULES LES 3/2 OU ON VOUS EXPULSE !*

Laure a mal mais elle essaie de conserver la position inventée par ces déments, elle prête l'oreille au tintamarre qui écrase l'agglomérat de bizuts, des cris s'élèvent, assez loin, d'autres plus près, des battes de base-ball tournoient, les coups grêlent, les insultes ricochent, Laure veut s'abstraire de tout ça, rentrer en elle-même, se rappeler tout ce qui lui est arrivé de pire dans la vie, mais ses souffrances ont toujours eu leur raison d'être, alors que ceci est censé être un jeu, qu'est-ce que ça veut dire, jouer à souffrir ?

Et le plus douloureux reste le déshonneur d'être là sans oser dire un mot, de se plier aux caprices des bizuteurs, d'avouer par son mutisme que ces gamins à peine plus âgés qu'elle la terrifient, ou pire encore de donner l'impression qu'elle consent à ces méprisables enfantillages, l'attente se poursuit, aveugle, infinie pour les bizuts concentrés sur leur

peur et leur honte, honte d'avoir peur, peur d'avoir honte, et sur la souffrance qui les consume et les déchire.

Doucement, ils glissent dans un monde lointain où le temps ne s'écoule plus.

VI.

Dix-sept ans, derrière elle des épreuves qui ne lui ont pas fait perdre ses illusions, un amour débordant pour tout et tout le monde, le désir forcené de sauver la planète et ses habitants – c'est Laure. Issue de la classe moyenne, papa cadre moyen dans l'informatique, maman institutrice en cours moyen : tout la prédestinait à l'existence sans histoires d'une fille ordinaire, à peine trop sensible.

Tout jusqu'à la naissance de son frère, quand elle avait trois ans. Tom, l'enfant adultérin.

Ravie de pouponner, elle avait mis du temps à comprendre pourquoi le nourrisson était le sujet de disputes chaque jour plus violentes entre ses deux parents. De mystérieuses séances de thérapie de couple avaient ramené une tranquillité de façade chez les Godin ; mais la famille qui avait menacé de s'effondrer avec fracas continuait à se fissurer en silence. Papa est rentré de plus en plus tard à la maison, maman a rejeté le nourrisson, sombré dans la dépression et, au fil des années, dans un alcoolisme mélancolique. Est restée Laure pour s'occuper de son frère oublié, de son échec scolaire, de ses troubles du comportement.

A elle de veiller à ses devoirs, d'imiter la signature de leur mère sur le cahier de punitions.

Elle était déjà adolescente quand l'assistante sociale, alertée, avait envoyé une psychologue encadrer Tom et soutenir Alice Godin dans ses tentatives de sevrage. Le mal était fait. Laure n'avait

jamais eu droit à l'insouciance. Culpabilité. Pourquoi n'était-elle pas capable de réconcilier ses parents ? Avait-elle mérité ce père absent, cette mère alcoolique ? Pourquoi la chérissaient-ils alors qu'ils laissaient son frère partir à la dérive ? Pourquoi l'école ne lui apportait-elle que des satisfactions et ne voulait offrir aucune perspective à Tommy ?

Sans effort, la grande sœur caracolait en tête des classes qu'elle traversait les unes après les autres avec indifférence. Et elle en souffrait à chaque interrogation, à chaque bulletin de notes. Comme elle aurait aimé effacer le sourire des professeurs qui la couvraient d'éloges ! — Félicitations, Laure, c'est excellent... Elle allait chercher sa copie, profil bas, confuse des regards qui se posaient sur elle, désolée de donner à ses camarades des raisons de la jalouser. Honteuse d'avoir tout, tout ce dont Tom ne rêvait même plus.

Elle méprisait les gamins boutonneux qui s'extasiaient de leurs propres bonnes notes comme si rien d'autre n'importait. Elle avait un an d'avance

mais ses amis étaient les redoublants, les rebelles, plus vieux qu'elle ; elle parlait peu, les écoutait refaire le monde, et dissimulait sous une apparente exubérance le chagrin qui la rongait.

Puis étaient venus le lycée, la classe de première et cette rentrée scolaire qu'elle n'oublierait jamais. Le coup de foudre. Martin, sa joie de vivre, son humour, son enthousiasme. Martin, les voyages qu'il avait effectués, les sports qu'il pratiquait avec talent.

Martin que l'on considérait comme un des deux ou trois élèves les plus brillants de leur génération.

La jeune fille n'avait pas osé lui confesser ses sentiments mais était devenue sa meilleure amie dès les premières semaines. A ses côtés, elle s'était enfin laissé rattraper par la vie. Martin lui avait enseigné le rire et l'espoir ; en échange, elle l'ouvrait à ce qui avait jusqu'à présent constitué son quotidien : Tom, si dur et si vulnérable à la fois, et puis le soutien scolaire, les cours aux enfants hospitalisés... Mais l'époque était terminée où ses pensées n'étaient dirigées que vers son frère, sa mère, tous les êtres en

souffrance que son chemin pouvait croiser. Fini, le dévouement inhumain, effréné, au point de s'oublier elle-même.

A l'été précédent, découvrant enfin l'attrance qu'il exerçait sur la jeune fille, Martin s'en était montré heureux. De moniteur particulier d'escalade et de planche à voile, d'initiateur au camping sauvage et aux virées nocturnes sur les plages, il était devenu son amant.

Quand les élèves de terminale avaient dû choisir leur orientation, il l'avait pressée de postuler comme lui à Sainte Thérèse. Le lycée où enseignait son père, celui où tout mâle de la famille du jeune homme effectuait ses classes préparatoires. Laure, sa candidature rejetée, n'avait osé demander à son ami de revoir ses prétentions à la baisse pour que tous deux puissent étudier ensemble. Mais elle avait été blessée que lui ne le propose pas. Après tout, il était certain de décrocher son billet d'entrée à l'"X", la sacro-sainte Ecole Polytechnique, quelle que soit la

prépa qu'il choisirait. Et le lycée Montaigne, bien que provincial, demeurait excellent.

Martin l'aimait-il moins qu'elle ne l'adorait ?

VII.

Dimanche, 20:00

Les bizuts courbent l'échine,

— *ON AURA VOTRE PEAU BEUZEUS !*

Les bizuts rampent, se contorsionnent, se déplacent à plat ventre, à plat dos, accroupis, à genoux,

— *C'EST MOU, MAGNEZ, MAGNEZ !*

— *BOUGE TON CUL, ON N'EST PAS AU CLUB MED !*

Exécution, pour qui est-elle, celle-ci ?

— *BAISSE LA TETE, CACHE TA SALE GUEULE !*

Les bizuts se vautrent dans la boue, traversent des ruisseaux caillouteux, parcourent des fossés tapissés d'immondices, nuages pestilentiels, les exhalaisons putrides s'infiltrant dans le nez, dans la bouche, engourdissent la langue, s'insinuent par tous les pores de la peau, des projectiles sifflent, des battes de base-ball s'abattent au hasard,

— *MAGNEZ, MAGNEZ, PLUS VITE !*

— *QU'EST-CE QUE T'AS DANS LES BRAS, SOUS-MERDE ?*

Exécution, les bizuts pompent, grimpent, tirent, poussent, dégringolent, ahanent sous l'effort,

— *TU T'ENDORS, BEUZEU ? ON N'EST MEME PAS CAPABLE DE RESTER ALLONGE PAR TERRE SANS FAIRE DODO ET ON VOUDRAIT ENTRER DANS UNE GRANDE ECOLE ?*

Exécution, les bizuts clament des slogans stupides sous la conduite de leurs tortionnaires,

— Plus c'est long, plus c'est bon !

— C'est la vie de château pourvu que ça dure !

— *AMUSEZ-VOUS BIEN, PROFITEZ TANT QUE VOUS
ETES EN FORME, CE N'EST QUE LE DEBUT...*

Coupures, crampes, ecchymoses, foulures,

— *ELLE EST PAS DEJA FATIGUEE LA BEUZEUTE ?*

Exécution, les bizuts endurent les insultes,
écoutent les discours mégalomanes qui se succèdent
dans la bouche de leurs vénérés anciens,

Exécution, tiens, il s'est évanoui,

— Quand il se réveille, donne-lui un sucre et une
couverture...

— *VOS GUEULES LES 3/2 !*

Les bizuts craquent, les larmes coulent, la fin
d'après-midi s'étire au-dessus du troupeau aveugle,
suant, puant et pleurant, peur, honte, douleur, la
fraîcheur puis la nuit n'en finissent pas de tomber,
lentes, furtives, saturées d'une aigreur fétide, aux
hurlements des bizuteurs répondent les sanglots
étouffés des bizuts, ça y est, l'obscurité est
descendue sur le parc, les ténèbres empoisonnées
dissimulent le chaos qui secoue la pelouse de Sainte
Thérèse la prestigieuse, et dans le noir les secondes

continuent de durer des heures, les minutes une éternité, on doit être déjà demain, ou après-demain, faites que le temps passe, faites que tout cela cesse...

VIII.

Dimanche, 20:45

Pour les nouveaux, tout a commencé en douceur, avec un simulacre de visite de leur nouvel établissement. Les yeux bandés, en file indienne, à petits pas malhabiles qui s'achevaient souvent par un coup de pied dans les mollets d'un camarade, ils ont foulé du goudron, des gravillons, de l'herbe, arpenté des couloirs, monté et descendu des escaliers. Laure a toujours été trop sensible au regard des autres. Elle

s'est sentie grotesque, de plus en plus gênée du spectacle qu'elle devait offrir en trébuchant ainsi à l'aveugle devant des anciens invisibles et goguenards. Elle a rongé son frein et accepté la promenade. Bête, mais pas méchante.

Puis les nouveaux se sont retrouvés dans une pièce qui résonnait curieusement, à la cadence de leurs semelles. Les rares bruits étaient profonds et glacés. Par des bourrades, on leur a fait comprendre qu'ils devaient lever les bras le plus haut possible, incliner la tête le plus bas possible. L'attente a débuté. Longue. Les bras sont devenus lourds, très lourds ; des mains brutales se chargeaient vite de redresser ceux qui se baisseraient d'un minuscule centimètre. Epaules et nuques ont commencé à brûler.

Laure mourait d'envie de rompre le rang, d'arracher son bandeau en crânant, de laisser ces gosses de riches s'amuser entre eux. Elle s'est retenue : y avait-il un risque de se voir exclure de l'école pour s'être dérobée à cette si sérieuse

tradition ? Qu'advierait-il si elle rejetait le bizutage ? Serait-elle stigmatisée d'avoir refusé de se plier à un jeu innocent ? Critiquerait-on son absence d'humour ? Comment réagiraient les bizuteurs ? Ils essaieraient de la faire obtempérer. Par des menaces, des plaisanteries malsaines, des attaques personnelles ?

Et Martin, que penserait-il ?

Allons, Laure... Ça ne peut pas durer longtemps. Tout le monde est sur un pied d'égalité... Martin aussi... même son père est passé par-là sans râler : tu ne vas pas faire la rabat-joie !

Soudain, des hurlements ont déferlé, vrillant les tympanes des nouveaux. Il y a eu un discours interminable, prononcé de cette horrible voix trafiquée : en substance, les vénérés anciens aller tenter d'éduquer les bizuts, de transformer ces sous-merdes en êtres humains dignes de suivre les enseignements de Sainte Thérèse.

Peu tolérante envers ce condensé d'inepties et d'agressivité, Laure a rapidement vu rouge.

Quels crétins ! C'est ça, l'élite de la nation ? Des sales mômes qui bandent à l'idée de faire peur à quelqu'un pour la première fois de leur vie ? Et les autres, les bizuts ? Pas un pour se rebeller ? Ils sont beaux, les futurs dirigeants de la France ! Des moutons paniqués, oui...

Cent fois, Laure a pensé s'en aller sans plus de formalités. Cent fois, elle s'est tue. Et chaque fois la démarche devenait plus difficile, comme si elle se sentait ligotée par ce qu'elle avait déjà accepté.

Allons, enlève ton bandeau, regarde-les droit dans les yeux et va-t-en, c'est aussi simple que ça. Ils n'ont de pouvoir que tant que tu acceptes de leur obéir.

« Pas tout de suite, négociait-elle dans la foulée. Bientôt. En espérant qu'un autre s'y risquera avant moi : je n'aurai qu'à emboîter le pas. Et je le ferai, c'est promis !

De petite trouille en grande lâcheté, Laure s'est, comme tout le monde, laissé enfermer dans le bizutage de Sainte Thérèse.

La voix déformée du chef des bizuteurs a entrepris de faire l'appel. L'un après l'autre, on a arrosé les bizuts toujours aveugles d'un liquide nauséabond ; on les a affublés d'un surnom qui ne les quitterait plus. Laure a un peu appréhendé son tour (*GODIN, GODIN, GODICHE, OUI !*) ; peu après, Tristan Lebeau héritait d'un *LEBEAU, LEBAL, TRISTAN LEBAL, ÇA NOUS FAIT UN MAGNIFIQUE TROU-D'-BALLE, ÇA !* Puis un gargouillis, signe que le trou-d'-balle en question étouffait à demi sous une pluie d'immondices. Son cœur a chaviré quand elle a entendu appeler Martin (*PINOT, PINOT, TU PARLES D'UNE PINE, IL A L'AIR TELLEMENT BEEETE !*). Les épaules en feu, elle n'a écouté que distraitement la suite.

Jusque là, elle enrageait, mais restait convaincue que d'une minute à l'autre elle allait les envoyer paître. Elle n'attendait que l'occasion propice pour partir, laisser derrière elle ces humiliantes gamineries.

Mais on a conduit les bizuts dans une salle de classe obscure, on les a assis à des pupitres, on leur a écrasé la tête sur leur table, ôté leur bandeau – et on leur a donné l'ordre de lever les yeux au coup de sifflet.

Ce qui restait du courage de Laure l'a alors désertée.

A présent elle est là, soumise, honteuse, bouillant de colère. Elle est sale, perdue, elle a mal, et il lui est de plus en plus difficile de se raccrocher à l'espoir que peut-être, bientôt, elle s'élèvera contre cette mascarade et désertera cette école de fous.

Un coup de pied dans les reins, qui doit vouloir sanctionner une position incorrecte.

Ça fait mal, bordel ! Ils vont finir par blesser quelqu'un ! Bande de cons !

« Eh bien, dis-le leur puisque personne d'autre ne le fait. Lève-toi et dis-leur que...

Laure tergiverse, tend l'oreille aux bruits qui lui parviennent, insultes, gémissements, râles, dans l'espoir de surprendre les prémices d'une mutinerie à laquelle s'associer. Pour la millième fois maintenant, elle prépare les mots qu'elle va prononcer dès qu'elle en trouvera la force.

Mais elle se tait, encore. Et plus le temps passe, moins il devient probable qu'elle mettra ses projets à exécution.

Elle se tait, et elle commence à se haïr.